

## Un mort dans la montagne

Antoinette de Robien

Numéro 149, avril 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

de Robien, A. (2017). Un mort dans la montagne. *Les écrits*, (149), 115–120.

## ANTOINETTE DE ROBIEN

### *Un mort dans la montagne*

Les regards qui nous mènent au travers des choses sont étranges. On les voit descendre lentement du visage de quelqu'un – c'est un homme qui observe la mer et devine la durée d'un voyage; c'est un autre, suspendu aux couleurs d'un tableau, perdu entre le bleu sombre et la nuit; ou un dernier, plus simple, plus seul, qui fixe une paire de chaussures. L'envie de marcher est là.

Je m'occupe d'un hôtel depuis neuf ans. Depuis que ma femme est morte. Jacqueline a été agressée par des étudiants dans un parking, près du lycée. Je crois qu'ils voulaient lui faire peur, lui soutirer les sujets du bac. Ils lui ont bandé les yeux, fouillé le corps, arraché le sac. Jacqueline a essayé de les faire rire, de gagner ainsi du temps; elle a été projetée en arrière sur le capot d'une auto, mais, d'une main, elle a touché la joue de son agresseur: « Mais c'est toi, Pierrot! Fais pas le con, arrête ça... » Sa voix chancelait, drôle, cassée par le courage. Le garçon stupéfait s'est reconnu; il s'est crispé sur elle comme un chien fou de rage. Un viol, une fracture du crâne, des tessons de bouteille, et quatre adolescents furieux, terrorisés. La prison. Leurs noms sont Louis, Claude, Jean-Yves et Pierre. Marqués à vie. Et moi aussi.

J'ai quitté l'enseignement, fait mes bagages et retrouvé la montagne. Dans le village de mon enfance, une maison se trouvait à vendre, celle de mon père. J'ai remercié le notaire, ouvert les portes, agrandi l'escalier. Quand la saison est bonne, l'hôtel est plein. Il m'arrive de faire rire les clients en les menant aux chambres, j'ai cette réputation. Tout simplement parce que je fais l'idiot dans l'escalier, pour oublier Jacqueline. Courant de haut en bas dans la maison, des frayeurs folles de faux fantôme. Je dérape et je glisse, dévale les marches en chahutant le vertige par-dessus la rampe. Au rez-de-chaussée une phrase m'arrête. Amoureuse, impudique, elle dit soudain : « ... Fais pas le con. Arrête ça. » Jacqueline revit à chaque fois.

L'hiver, on pourrait croire que l'hôtel regorge de skieurs. Il n'en est rien. Je ferme les volets, débranche les lampes, éteins la chaudière et les radiateurs inutiles. Quand une mouche tombe par terre, du plafond, elle fait le bruit de la chandelle soufflée, de la brindille cassée. Je balaye. Mais il se forme une nappe épaisse d'insectes au pied des lits, dans toutes les chambres. Un tapis noir de pattes et de corsets légers.

Le printemps les chasse d'un coup de pelle. Là, j'ouvre, je passe de l'encaustique sur l'armoire, la rampe. Sur les battants des portes et des volets. Qui se déploie comme l'aile d'un papillon englué. Tout l'hiver a passé, près de la cheminée, les fesses sur un coussin, les souliers posés à côté de l'âtre.

J'ai regardé pendant des heures les flammes briller sur le cuir noir, j'ai joué avec mes lacets. Puis mangé des conserves. Repris le jeu du fil et de l'aiguille, brodé les lacets rouges dans les jointures de mes chaussures, autour des crochets, surgis des œillères. Une vieille paysanne, la vie collée au tabouret près d'un tas de bois et d'une gamelle chauffée à blanc, comme ses os maigres, tricoterait moins vite que mes mains vides. Très vite, j'oublie. Mais en revanche, je commence à voir.

La maison est exposée, depuis toujours, aux vents. Corneilles, corbeaux, un aigle et une chauve-souris survolent le toit de la cheminée, même quand elle fume. Lambeaux de tissu, des mouchoirs noirs volants que la colère aurait jetés au froid, pour chiffonner les plaintes rauques qui s'étirent sous le ciel. Parfois, j'aimerais lever la main jusqu'aux rapaces et m'éponger dans une charogne : il fait très chaud, l'alcool monte à la tête. Les paquets de plumes criards narguent les grimpeurs, fondent sur une proie de chair et de vêtements. J'aimerais comprendre pourquoi personne n'est tué. Pourquoi quelques marcheurs s'obstinent à se hisser vers les hauteurs.

Un jour, un groupe de vacanciers s'est installé ici pour l'été. À leur demande, j'ai cédé plusieurs chambres. J'ai eu le temps, sans réfléchir, de regarder mes visiteurs assez longtemps, quelques semaines. Deux couples, fraîchement mariés, et leurs amis, deux frères. Tous amateurs de randonnée. Ils ont surgi sur le versant sud de la montagne comme un guignol au milieu du désert. Trop bruyants, trop joyeux, portant des sacs à dos fluorescents, le sourire carnassier encadré de lunettes antireflets ; à leur ceinture, des gourdes isothermes et tout un matériel de survie dont ils ont fait grand cas.

Les deux jeunes femmes semblaient terrorisées par les rires et les démonstrations d'héroïsme des quatre hommes, chaque jour amplifiées par les récits de la balade du matin. L'un brandissait un piolet, l'autre ligotait son frère sur la chaise à bascule, près de la cheminée, et fixait une corde à son poignet. Pour le bercer, en chantonnant. Parfois même, une des filles était renversée sur les genoux de la victime, à moitié soûle. Il me fallait mentir et dire que la réserve de cognac était épuisée, comme d'ailleurs leurs jeux sales, et qu'il faudrait attendre la prochaine descente au village pour refaire le plein de liqueur et d'horreur. Je ne les enviais pas. Les quatre hommes s'injuriaient,

les querelles étaient longues et s'achevaient par un partage au sort de la dernière goutte d'alcool. Les femmes tremblaient, les lèvres sur le goulot. La réconciliation donnait lieu à de flamboyants discours, les hommes rivalisaient d'imprudences et se séparaient, tard dans la nuit, avec des surnoms volés : Frison-Roche, Cousteau, Tazieff, Poulidor, tous vainqueurs, ivres morts.

Je montais le premier l'escalier, pour ne pas avoir à entendre leurs sottises. C'était assez déjà que d'héberger la suffisance, la grossièreté. À moins que je ne me sois trompé de termes et que l'état de leur laideur, proche de la force, n'ait été que sordide durant le temps de leur présence. Je crus un temps qu'il fallait plaindre les filles, mais elles flattaient les mâles, gloussaient le lendemain, aveuglées par la lumière crue du soleil. Mes responsabilités d'hôtelier s'achevaient ainsi, sur le palier.

Cousteau, Tazieff et Poulidor allaient descendre, je préparais le café. Frison-Roche, déjà levé, inspectait depuis la terrasse le col du versant nord, les yeux mi-clos. Avec l'air d'un corbeau, isolé, posé sur un piquet, au bord d'un champ. L'arrivée d'une des filles le chassa.

Les vacanciers sont maintenant à l'aise, les jambes dépliées sous la table, face au soleil. Les conversations circulent entre le sucrier, le pain et la confiture. Les bols de café fument. C'est une matinée comme une autre, oisive, sanguine. Soudain les hommes se lèvent, les femmes glissent vers les chambres, dociles et muettes. Frisson de gêne à voir les claques dans le dos, les accolades viriles. Les hommes s'en vont.

Ils ont payé correctement, laissé un large pourboire, en riant fort et gras, content des bonnes vacances. Été très lourd. C'est plusieurs mois plus tard, à l'approche de l'hiver, quand il m'a fallu ranger tous les objets qui font l'hôtel quelques

semaines par an, que j'ai jeté un œil sur le registre des visiteurs de la saison. À tout hasard. Au jour anniversaire de la mort de ma femme, il y avait six signatures, en plein mois d'août : deux de filles et quatre prénoms, l'un derrière l'autre : Louis, Claude, Jean-Yves et Pierre. Je marche vers le buffet, soulève le couvercle. Il y a un fusil, des cartouches. Soudain la voix de Jacqueline recouvre ma peau, près de l'oreille : « Fais pas le con, arrête ça... » Une phrase qui sauve la vie ? Le coup éclate.



